

Pascale Smorag

PRESENTATION
UNIVERSITE PARIS 12 CRETEIL
4 JUIN 2010

Ma recherche : plaisir que j'éprouve à me pencher sur des atlas, à laisser le voyage se faire, la machine à remonter le temps fonctionner. Les cartes présentent un monde à la fois maîtrisé, organisé, mais aussi une évasion à la fois vers le futur (tous ces noms projetés) et vers le passé (ces noms qui sont les traces d'histoires humaines). Il me semble que pour appréhender une toponymie, quelle qu'elle soit, il est essentiel de se laisser porter par le pouvoir évocateur des noms. Ne pas trop faire dans la technique.

Je désirais déchiffrer les codes de cette nomenclature, voir comment celle-ci témoignait d'usages sociaux, de choix culturels, peut-être même politiques. L'Amérique, et particulièrement le Midwest, en devenant la terre d'accueil de millions d'immigrants, était l'occasion rêvée pour refaire le monde. Pour le recréer, le repenser. Je suis partie de cette hypothèse pour imaginer que les noms donnés par les Américains à leurs villes permettraient de retranscrire comment un univers, en gestation dans l'esprit des hommes, serait projeté sur les cartes.

La toponymie, telle que je la vis, c'est avant tout une épopée, c'est suivre, par exemple, ces explorateurs de l'époque coloniale – ces La Vérendrye, ces La Salle, ces Marquette et Joliet, ces « découvreurs » en prise avec ce nouveau continent, et ses habitants.

Les Nations Indiennes. Le corpus qui m'a posé le plus grand problème a été la toponymie indigène. si l'on n'est pas spécialiste des langues amérindiennes, on ne peut pas développer une prescience de la nomenclature. Celle-ci est en effet en rupture totale d'avec les fonctionnements des langues européennes. Ce sont en général des énoncés longs, soumis aux troncations, comme *Michilimackinac* devenu *Mackinaw* « grande tortue », ou *Minnesota*, « eau teintée de bleu », (un contraste avec le boueux Missouri), ou présentant des polygraphies (90 graphies pour le seul *Chicago*, « endroit du putois ou de l'oignon sauvage »), phénomènes qui tendent à opacifier le discours originel et altèrent ces noms, sans

compter la fréquente inexactitude des sources sur un même toponyme indigène → on reste parfois dans des impasses, tel *Kalamazoo*, au Michigan, « belles eaux bouillonnantes » ou « pierres en forme de loutre ».

Ce qui m'intéresse ici est d'aller au-delà des débats dialectologiques ou sémantiques mais de comprendre, par exemple, la raison qui poussa les Français à répertorier le nom miami *Mississippi*, « le grand fleuve », et d'abandonner le nom français, et royal, de *La rivière Saint Louis*, ou *Ouabache*, « eau blanche/pure » et non l'initial *Rivière St. Jérôme*. Comprendre aussi comment les Américains en ont conservé l'usage, et la graphie (*Missouri*, nom illinois d'une tribu sioux « ceux qui ont des canots », écrit à la française, à l'inverse de *Tennessee*, nom cherokee inconnu, écrit à l'anglaise). Choisir un nom anglais plutôt qu'indien, ou vice versa. Un peu plus au nord de cette région des Grands Lacs, coté canadien, la ville de *York*, qui honore donc le Duke of York, a cédé assez tardivement (1834) à *Toronto*, du mohawk « bois qui flotte », même s'il existe toujours un quartier à Toronto qui s'appelle *Yorkville*, là où a lieu le festival international du film, où le beau George Clooney et l'inénarrable Opra ont fait parler d'eux en septembre dernier. Toronto qui d'ailleurs abrite la fameuse *York University*.

S'intéresser à la toponymie indienne c'est aussi saisir les alliances tribales qui font que ces noms ont résisté aux invasions des Iroquois, voir aussi comment *Michigan*, « grand lac », ou *Milwaukee*, bonne terre », relèvent d'un procédé nominatoire récurrent chez les Natifs d'Amérique qui toujours décrivent et jamais ne s'approprient les lieux, comme le font si bien les populations blanches, avec par ex *Cleveland*, d'après Moses Cleaveland qui arpenta à la tête d'une équipe de géomètres, ces terres de l'Ohio, début 19ème. S'il existe des villes appelées *Tecumseh*, il s'agit là de noms donnés par les Américains d'origine européenne, non pas par les tribus indiennes.

Troisième obstacle : les noms de lieux amérindiens ne constituent pas un ensemble uniforme puisqu'il existe autant de différences entre le dakota et l'oneida (langue iroquoise) qu'entre le suédois et le basque. Les nations miami (peuple algonquiens « peuple de la péninsule », Green Bay au Wisconsin, n'ont aucun point commun avec *Miami*, la ville de Floride, muskogean pour « la très grande » (rivière).

Enfin, une grande partie de ces noms n'ont rien d'authentiques puisque déviés de leur usage premier ou artificiellement créés par les immigrants. Cette indianité – du moins celle qui n'a pas disparu des cartes - semble être davantage un produit hybride, fruit d'une cohabitation de systèmes linguistiques différents, le plus évident étant disons *Minneapolis*, racine dakota pour « eau » et suffixe grec pour la « ville ».

Toutes ces manipulations linguistiques éclairent sur l'ampleur de l'influence, et de la domination, des populations blanches. Ainsi à l'époque coloniale, ce continent n'était pas entrevu comme une terre indienne, mais comme *Nouvelle France, ou Nueva Espana, ou New England*, etc... et aussi, bien évidemment, après la Guerre d'indépendance américaine lorsque déferleront toutes ces populations venues de la cote Est et d'Europe avec leurs *New Charlottesville ou New Salem*.

Parallèlement, sans que cela soit contradictoire, les Américains décidèrent de revendiquer la nomenclature indienne comme une spécificité de leur société. Dans ce désir de se démarquer de l'Europe, la « récupération » indigène suivait une certaine logique. Je trouvais intéressant de voir comment les Américains transcrivaient, tout en la réécrivant, l'histoire de ce pays. La façon dont la nation américaine a géré – ou mal géré - la préexistence indienne laisse présager de la faculté de ce pays, d'une part à créer des légendes et à les mêler à la réalité, d'autre part à asseoir sa suprématie.

L'épisode français, parce qu'il témoigne également de cette domination anglo-saxonne, est tout aussi passionnant ; on y retrouve les positions divergentes, en matière de perception du monde, entre ces deux cultures. Sans vouloir tomber dans les stéréotypes, je crois que l'on y devine la plus grande faculté des francophones à intégrer des cultures autochtones, à entrer en osmose avec elles (on épouse les langues et les femmes indigènes → nombreuses descendance franco-indienne de la région des Grands Lacs) , et, a contrario, la démarche plus méthodique des Anglo-Saxons à appréhender l'inconnu.

La présence française dans cette partie du monde montre, par la négative, ce qui est nécessaire pour réussir en Amérique. C'est l'exemple – en quelque sorte - d'un échec à être américain, non pas sur un plan individuel mais collectif. Il serait très réducteur de considérer l'histoire de la Nouvelle-France uniquement sous cet angle, mais cette approche permet d'anticiper sur la nature des futures strates toponymiques.

On entend parfois que si la France n'avait pas perdu la Louisiane, le français pourrait peut-être aujourd'hui être *la* langue des Etats-Unis, et évidemment, de tout le Canada. Ce serait ignorer la politique menée par Versailles envers sa colonie. La vente par Napoléon de la Louisiane est de toute façon postérieure de presque un demi-siècle au déclin de la Nouvelle-France. En réalité, il n'était pas, dans les objectifs des rois de France de coloniser cette terre. S'ils en tirèrent profit, les Français sillonnèrent davantage ce pays qu'ils ne s'y ancrèrent. « Pour « tracer », les Français sont très forts ». La nomenclature fut bien inscrite jusqu'aux confins des terres connues, imprimant des noms aussi célèbres que *Détroit* (> *canal d'étroit*), *Vincennes* (commandant des troupes françaises), *Fond du Lac*, *Prairie du Chien* (chef indien) ou *Saint-Louis* (1764, raconter). La présence française, c'est aussi un lexique (*butte*, *coulee*, *chute*), le recours au générique *prairie*, au suffixe *-ville* (*Nachville*, *Jacksonville* ou *Louisville*), ou à des structures de type roman, comme en témoigne la désignation des Grands Lacs : non pas *Erie Lake* mais *Lake Erie*, *Lake Superior* et non *Upper Lake*, sémantiquement plus juste car situés au dessus du lac Michigan.

La France n'aurait jamais pu garder sa colonie d'Amérique, malgré les efforts de Montcalm au Canada. Sur le papier, l'immensité de la colonie était indiscutable, cependant, il s'agissait là d'un empire plutôt vide dont le contrôle était plus cartographique que réel. A *Terre Haute*, en Indiana, on voyait bien venir l'ennemi de loin mais les garnisons de sa majesté étaient bien trop éparses pour assurer une défense viable. La chute de la Nouvelle-France était donc très prévisible. Qui plus est, cet immense empire, sur le papier, ne pouvait qu'attiser les rancœurs des couronnes espagnole, et surtout anglaise, qui croyaient en la supériorité française et n'eurent de cesse de la combattre. Les cartes desservirent la France. *Fort Duquesne* devint *Fort Pitt*, qui devint *Pittsburgh*, du nom du Premier ministre britannique, en Penn. (il existe une ville baptisée *Duquesne* dans la banlieue de Pittsburgh)

Le chapitre français de l'histoire américaine permet par ailleurs de comprendre comment s'édifient les mythes. Non pas que la présence française ait été irréaliste, mais les grandes entreprises d'exploration, menées par Marquette, Jolliet, La Salle - pour n'en citer que quelques-uns -, les espoirs de christianisation, et plus tard, la reconnaissance de la France par l'Amérique pour son soutien lors de la guerre d'Indépendance - qui se traduit par la multiplication des *Lafayette* ou des *Paris* -, reflètent la marginalité de la toponymie française en matière d'immigration, ainsi que l'expression d'une grandeur d'un autre âge.

Ces antécédences – amérindiennes et françaises - allaient être confrontées à de nouvelles populations, celles qui franchiraient, toujours plus nombreuses, dès la fin du XVIII^{ème} siècle, les montagnes Alleghanys. Ces nouveaux maîtres de l'Ouest allaient s'attacher à définir les critères identitaires dont la nomenclature des lieux se fit l'écho. Plus proche d'un point de vue chronologique, et dans ce sens plus facilement accessible que les nomenclatures précédentes, ces nouvelles strates étaient toutefois plus complexes, infiniment plus riches de par le brassage des populations, des ambitions, des choix culturels ou politiques.

Plusieurs pistes pouvaient être empruntées. Je cherchais une voie qui me permettrait de mettre en valeur l'expérience américaine, vécue par *tous* ceux qui débarquaient dans le Midwest, indépendamment des nationalités, disons des origines. Je ne voulais pas non plus étouffer les expressions marginales, communautaires et individuelles. Car ce qui frappe, dès l'indépendance acquise, est cette *libre expression* de soi que la toponymie met en valeur. En effet, les pionniers baptisèrent leurs terres d'après eux-mêmes. *Ann Arbor*, Michigan, a pris le prénom (Ann) de la femme d'un pionnier, qui vivait avec lui dans une région boisée (Arbor). *Dubuque* est le nom d'un franco-canadien qui obtint des concessions sur ces terres de l'Iowa alors espagnoles, afin d'y exploiter sa mine de plomb.

Si ces toponymes traduisent un certain individualisme, ils soulignent également le courage, la ténacité de ces hommes et de ces femmes qui misèrent sur eux-mêmes, et surtout sur leur capacité au bonheur, comme une revanche prise sur les souffrances et les frustrations passées. Que ces patronymes aient été suédois, allemands ou anglais traduisait bien que ce rêve était à portée de tous ceux qui l'entrevoyaient. Toutefois, pour toutes ces populations, en qq sorte déracinées, ces immensités du Grand Ouest étaient tout autant synonymes d'espoirs et d'inquiétudes et souvent de nostalgie. L'un des moyens de remédier partiellement à la douloureuse séparation d'avec la terre natale fut alors de recréer, dans un monde inconnu, un environnement familial. Toutes ces *Hamburg, Norway, Holland, Stockholm* que les immigrants établirent sur la Frontière semblaient en effet cristalliser un sentiment d'appartenance qui permettrait - peut-être - de mieux faire face à l'adversité. Ce message fut amplement compris par les investisseurs fonciers et ferroviaires qui baptisèrent leurs villes, afin de mieux en vendre les parcelles, d'après des communes, des régions ou des pays d'Europe, et même du monde.

Ces réflexes nominatoires permettent également d'évaluer la position de l'Amérique entre passé, présent et devenir. Ces noms – qui appartiennent à la catégorie dite des transferts - représentent la deuxième catégorie, par le nombre, des toponymes, arrivant après les noms inspirés des patronymes/prénoms et devant celle des noms descriptifs. Alors que plusieurs villes ont inclus dans leur nom l'adjectif *New*, traduisant l'affirmation par les Etats-Unis de leur force de jeunesse - et de renouveau de l'humanité -, le besoin de racines (que soulignent ces toponymes transférés) fut peut-être plus fort que ce qu'en avoua ce pays neuf. Aujourd'hui, avec une certaine maturité, les Etats-Unis osent probablement davantage affirmer cette mémoire, individuelle et collective, dont on pensait, au siècle dernier, qu'elle était une entrave au Progrès.

Le Progrès était donc cette marche en avant, physique et sociale. *Tout* dans ce pays était grandiose, le paysage, les terres, mais aussi les rêves des pionniers, et surtout, surtout, la Destinée. Parce que *tout* dans ce pays était potentiel, les immigrants mirent un point d'honneur à l'évoquer, à vanter la richesse qu'offrait ce monde nouveau, d'où l'importance de la toponymie descriptive (3eme catégorie, je le rappelle). Lorsque les conditions d'épanouissement s'avéraient moins favorables, ils n'hésitaient pas non plus à vitupérer contre une nature qu'ils jugeaient ingrate. Dieu et le diable y auront reconnu leurs fidèles. L'Américain y a une plus grande expression de ses joies comme de ses peines. On n'a pas seulement, comme en France, un *Mont Blanc ou Beaumont* (village en hauteur), ou *Mirabeau* (provençal). On exprime aussi *qui* on est, ce qu'on vit, ce que l'on aime.

Comme au lendemain de la guerre d'Indépendance, l'Amérique, qui venait de s'affranchir de son statut colonial, s'employa à se doter d'une identité propre, tant pour elle-même que pour le reste du monde, cette quête s'inscrivit aussi dans la toponymie de cette nation. Ainsi *Washington* y est célébré 550 fois sur tout le territoire), *mais aussi Franklin*, d'après Benjamin F., plus tard *Lincoln*, qui fit l'objet de célébrations – toponymiques - nationales. L'Antiquité servit également de repère, comme exemple de société achevée, parfaite, tel qu'en témoignent les *Cairo, Memphis, Troy, Athens, etc...*

Je crois que se présentait là l'univers projeté d'une Amérique parfaite, à mi-chemin entre l'idéal et le fabuleux. Les noms permettent de lire la capacité des Etats-Unis à produire,

et entretenir, du rêve. Les aspirations religieuses ou utopiques des immigrants y furent par conséquent consignées, tout comme des valeurs estimées propices au bonheur, à l'épanouissement d'une vie meilleure dans le Nouveau Monde. *Independence*, MO, ouvrait ainsi les portes de l'Ouest, traduisant la nature des aspirations pionnières.

Je vais conclure. On me demande souvent, si je devais retenir un trait de la toponymie du Midwest, quel serait-il ? C'est une question difficile, car il y en a plusieurs, comme « faire du neuf à partir de l'existant. » Je ne réponds jamais de la même façon, et en préparant cette présentation, je me suis dit « oser ».

- oser la manipulation linguistique en dépit des règles européennes (si on se réfère au 19eme siècle où cette région s'ouvre vraiment) : *Gallipolis*, premier site gallo-grec d l'Ouest, en Ohio, suivi de *Teutonpolis*, IL (fondée par des allemands de Cincinnati).

- oser affirmer son existence : *Davenport*, fondée par le colonel Davenport, qui y faisait du commerce avec les pionniers tout en négociant les terres indiennes

- oser affirmer sa misère : *Hell for certain*, *Purgatory*

- ses joies, *Eden*, *Paradise*, *Felicity* fondée par un certain William Fee.

- ses ambitions *Gravity*, IA, se voulant le centre de gravité de l'Etat (du monde ?)

- sa singularité → nombreux noms insolites : *Straight Out*, *Devil's Parade Ground*, *Energy*

- Sa monotonie aussi : en IL, proche d'un *Madison* se trouve une *Madison on the Lake*, près de *Painsville*, une *Painsville on the Lake* (id en Ontario, *Niagara Falls* et *Niagara on the Lake*)

- sa force militaire, comme à *Fort Wayne*, en Ohio, du général qui en 1794 y écrasa la résistance indienne

On continue d'oser – et ce sera le mot de la fin – comme le prouvent tous ces noms donnés actuellement aux quartiers résidentiels ou aux projets immobiliers. Tous plus majestueux les uns que les autres ; tels ces *Chateaus Estates by the Sea* ou ces *Winston Manors* ou encore *Bella Vista Royal Heights*

Je crois que cette force créatrice, qui passe outre les tabous et les normes, est une caractéristique de la toponymie américaine, qui a encore de longues années devant elle.